



*Lettre électronique n°25
hiver 2020 -2021*

**Association des Amis de
l'église de Varengeville**

groupe de bénévoles
Varengevillais du cimetière marin,
de l'église St Valery et de la chapelle
St Dominique

Une fois n'est pas coutume, la première page est composée d'une photo en pleine page. Il faut dire que cette photo est remarquable. Elle présente bien le site du Cap de l'Ailly, avec l'église St Valery. Nous la devons à Francis Cormon, photographe et pilote paramoteur. Merci à lui. Vous pouvez consulter son site : <http://www.photo-paramoteur.com/> It is unusual for the first page of the newsletter to be a full-page photo but this photo of the Ailly promontory and the church is quite remarkable. It was taken by Francis Corman, photographer and para-glider pilot and you can see more of his work on <http://www.photo-paramoteur.com/> Our thanks go to him.

Cette nouvelle lettre électronique, présente une suite de l'histoire possible de l'église St Valery et une argumentation sur le blason de la commune et sur celui de Jehan Ango.

Nous présentons aussi une petite digression culturelle à propos d'Octave Mirbeau, évoqué lors du photomontage sur Claude Monet et Jean Francis Auburtin.

Bonne lecture à vous...

Philippe Clochepin, rédacteur.

This newsletter continues a possible history of the church and a discussion about the village coat of arms and that of JehanAngo. We also evoke Octave Mirbeau, mentioned in the photomontage on Claude Monet and Jean Francis Auburtin

Enjoy your read.

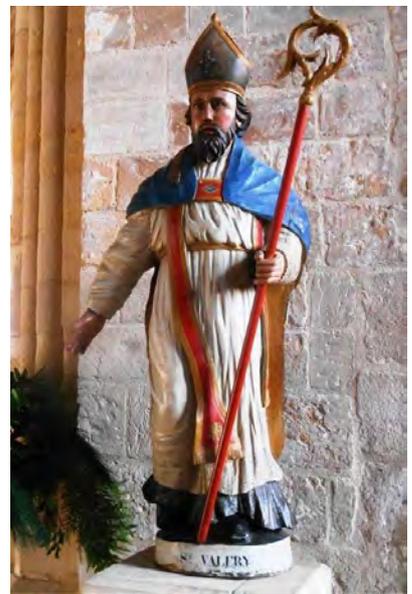
Best wishes for 2021.

Alison Dufour, editor.

meilleurs voeux pour l'année 2021



suite et presque fin d'une possible histoire de l'église...



En cette fin du 18^{ème} siècle, l'artisan Michel Borlé, né à Liège (1751-1817), avait réalisé la statue en bois polychrome de St-Valery, pour l'église. Blanchi sous le harnais, et après avoir œuvré sur Rouen, le sculpteur travaillait alors au Couvent des Carmélites à Dieppe. C'est dans cette ville qu'il décède. Il est fort possible que la statue de la sainte-femme, peut-être Marie-Madeleine... soit également de Borlé. Ces deux statues sont les œuvres les plus anciennes de l'église.

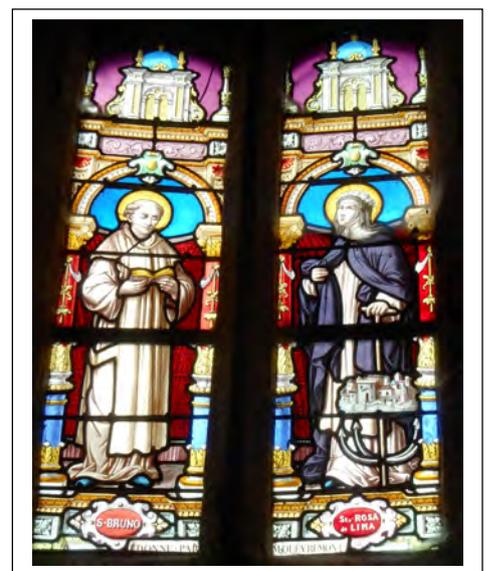
En 1811, le village compte alors 1 272 habitants. Jusqu'en 1886, ce nombre reste au-dessus de 1 000. En 1911, il descend à 972.

Le 3 décembre 1826, le tonnerre ébranle l'église, pendant les vêpres. Par la violence des éléments, le clocher s'effondre. Heureusement, il n'y eut aucune victime, tout le monde était sorti avant que la tour ne s'éboule dans un grand fracas. Il n'y a pas eu de sonnerie pendant 15 ans.

En juin 1841, une cloche de 1 000 kg est fondue pour être installée dans le nouveau clocher. Elle est bénite par le curé de l'époque, l'abbé Louis Villon. Elle est nommée Rose Désirée. C'est le couple Quévremont qui prend en charge la facture. Sont présents avec le curé à la cérémonie de bénédiction : le maire de Vareneville Louis Binet et Rose Dieusy-Quévremont.

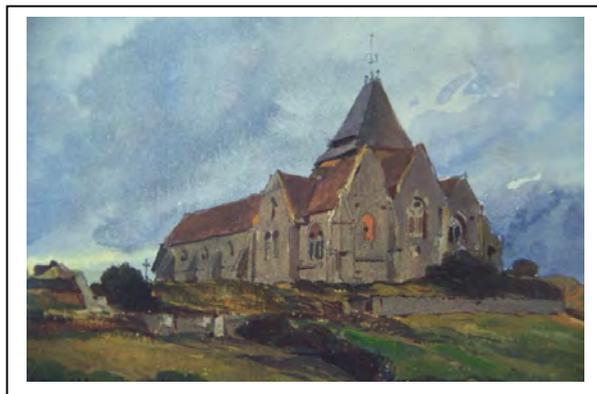
Le couple Quévremont a aussi offert un vitrail pour l'église. Celui-ci se trouve juste à l'entrée (sur la droite), il est le plus vieux vitrail de l'église St-Valery.

Bruno Quévremont (1782-1850) est rouennais, banquier de profession. Avec son épouse, Marthe Rose Dieusy, il avait fait l'acquisition des propriétés de la famille Boyard (rue de l'Aumône), dans le village de Vareneville, en 1836.

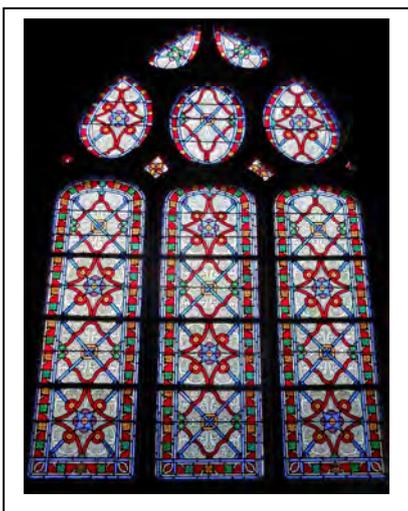


Un autre banquier, parisien cette fois-ci, Jean-Henri Place (1812-1880) s'installe dans une belle demeure, *Le Clos des Mûriers*, en 1859. C'est sur ce site que le couple Mallet fera construire à la fin du 19^{ème} siècle, le Bois des Moutiers.

J.H. Place a aussi la particularité d'avoir comme maître de peinture : Eugène Isabey. Ce dernier est le second artiste de renom à s'installer dans le village, non loin de l'église St-Valery, après J.B. Camille Corot. En 1853, il loue un atelier sur le Chemin de l'Eglise. Il continue d'inaugurer, après Corot, un long et prestigieux passage d'artistes dans le village. S'il réside dans une maison, il loue également le même atelier que Corot. Quelques années plus tard, sa demi-sœur Henriette Wey (1837-1882) y fera même bâtir une fort belle maison.



En l'année 1863, le maître-verrier parisien Antoine Lusson (1840-1876) installe des vitraux dans l'église St-Valery. Issu d'une famille de vitraillistes, Antoine Lusson a réalisé des vitraux pour les églises St-Jacques et St-Rémy de Dieppe, pour les églises de St-Aubin de Neuville, Notre-Dame d'Envermeu, St-Nicolas d'Offranville ; ainsi que pour l'église St-Jacques du Tréport et l'abbatiale de la Trinité à Fécamp.



Deux ans après (le 21 mars 1865), c'est l'ébéniste Jules Leroux qui réalise la chaire. Cette chaire ainsi que deux vitraux de Lusson sont toujours en place dans l'église varengévillaise, de même que le vitrail offert par le couple Quévremont.



Dans le même temps, l'église reçoit un lutrin en bois (non signé). Le lutrin sert à accueillir un livre volumineux (qui ne peut être tenu facilement à la main), un pied massif sert de potence pour tenir le *plateau*.

Le lutrin, mobilier liturgique, présente les symboles de quatre évangélistes majeurs : St-Jean, St-Luc, St-Matthieu et St-Marc ; avec respectivement les symboliques de l'aigle, du taureau, de l'homme et du lion. Le lutrin varengévillais présente l'aigle et le globe terrestre.

Un peintre de renom fréquente le village vers la fin de ce 19^{ème} siècle. Il s'agit de Claude Monet (1840-1926). Monet est conquis. Il reviendra deux fois (en 1896 et 1897) et réalise, au total, près de 150 toiles. « Cédant au besoin de voir la mer », Claude Monet pose son chevalet à Pourville et à Varengerville. Pour *la petite histoire*, peu de temps avant la venue de Claude Monet, le Conseil Municipal de Varengerville-sur-Mer avait contesté les limites cadastrales établies avec la commune d'Hautot, en 1871, lors de la répartition des lais de mer par l'Etat.



En 1878, la préfecture donne gain de cause à cette requête. Une partie de la frange littorale ouest devient donc Varengévillais. Lorsque Monet s'installe chez les Graff (en 1882) l'établissement est officiellement sur le territoire de Varengerville !

Le couple Mallet Guillaume et Adelaïde rachète, en 1897, le *Clos des Mûriers*. Le couple va investir beaucoup dans une nouvelle maison d'une part et dans l'aménagement des jardins qui descendent vers la vailleuse, d'autre part. Guillaume Mallet (1859-1945), issu d'une famille de banquiers, est aussi le petit-fils de Christophe Oberkampf, co-fondateur de la manufacture des toiles de Jouy.

L'ancienne maison a laissé la place à une construction flambant neuf, œuvre de l'architecte Edwin Landseer Lutyens (1869-1944). La demeure et son intérieur font directement référence au mouvement anglais *Arts & Crafts*, initié par William Morris et John Ruskin.

Le couple Mallet va faire venir de nombreuses personnalités des arts dans cette belle demeure.

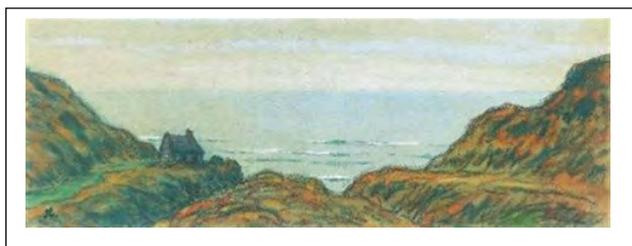
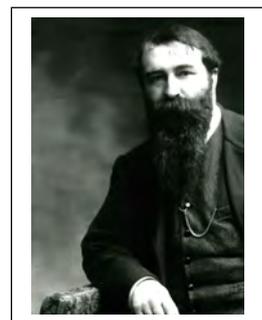


Ce sera aussi le cas pour le couple Nelson qui s'installe non loin de là, en 1920.

Au début du 20^{ème} siècle, le village de Varengueville, d'une superficie de 1831 hectares, compte 996 habitants (et seulement 266 électeurs, puisqu'en plus des enfants, les femmes n'ont pas encore le droit de vote). Six hameaux sont relevés : Le Château, le Hamelet, le Mesnil, Le Quesnot, rue de l'Aumône et St-Aubin. Le maire de l'époque est M. Antoine Bouteiller (à partir de 1906), (de 1899 à cette date il s'agissait de M. Eugène Leblond). La directrice de l'école des filles est Mme Vacandard et celui de l'école des garçons est M. Delaunay. L'église est administrée par l'abbé Lucien Gatelas et la commune bénéficie d'un garde-champêtre, M. Locquette (qui est également l'afficheur officiel).

Un bulletin municipal de Varengueville nous renseigne également sur les commerçants locaux : deux bouchers, quatre boulangers, un bourrelier, cinq cafés (dont deux qui font également épicerie), un café-restaurant, deux charpentiers, deux cordonniers, une couturière, un entrepositaire, trois épiciers, deux maçons, trois céramistes, deux loueurs de voiture, deux maréchaux ferrants, deux menuisiers, deux peintres, quatre restaurants, un tailleur, onze cultivateurs. La commune compte aussi deux hôtels, le Télégraphe et la Terrasse. Nous reparlerons de ce dernier, et plus précisément des artistes qu'il a accueillis... A cette époque, le Manoir d'Ango est habité par une famille de cultivateurs, les animaux de ferme occupent la cour.

Un autre artiste s'installe à Varengueville. Il s'agit de Jean Francis Auburtin (1866-1930). Nous sommes en 1907, et ce peintre, ami d'Auguste Rodin, fait construire sa maison au centre du village. Il l'appelle *La Mazurie*. C'est son frère Jacques Marcel (1872-1926), architecte, qui est à l'œuvre pour la maison. Il fait construire, pour lui-même, une seconde maison, près de la mer, puis une troisième, près du Manoir d'Ango. Jean Francis Auburtin reste à Varengueville jusqu'à son décès en 1930. Il est inhumé au cimetière marin. Connu pour ses fresques murales, il est aussi un peintre sur chevalet (sur le motif) et a réalisé de nombreux tableaux sur la Côte d'Albâtre, notamment sur Etretat et Varengueville.



*Suite et fin dans la
prochaine newsletter...*



The next instalment of a possible history of the Church...

At the end of the 18th century, the sculptor Michel Borlé (1751-1817), born in Liège, made the polychrome statue of St Valery for the church. After acquiring much experience and working for some time in Rouen, he came to work at the Carmelite convent in Dieppe, where he later died. It is possible that the other polychrome statue of a saintly woman (Marie-Madeleine?) could also be his work and these two statues are the oldest works of art in the church.



On December 3rd 1826, lightning struck the church during vespers. Luckily there were no victims and everyone managed to leave the church before the steeple crashed down. The church bell would not ring again for 15 years.

In June 1841, a bell weighing 1000 kgs was cast ready for installation in the new steeple. The bell was blessed by the priest, Abbot Louis Villon, and christened Rose Desirée, after its “godmother” Rose Dieusy- Quévremont. Mr and Mrs Quévremont paid for the bell. The Mayor, Louis Binet was also present at the ceremony.



The Quévremonts gave a stained-glass window to the church. It is placed just to the right of the stairs and is the oldest window in the church.

Bruno Quévremont (1782-1850) was a Rouen banker who, with his wife Marthe Rose Dieusy, bought property in the Rue de l’Aumône in Varengeville from the Boyard family in 1836.

Another banker, Parisian this time, Jean-Henri Place (1812-1880) bought a big property in the village in 1859 –the “Clos des Mûriers”. It is on the site of this house that the Mallets built the Bois des Moutiers at the end of the 19th century.



J.H.Place was an amateur painter whose teacher was Eugène Isabey. Isabey was the second famous artist after J.B.Camille Corot, to live in the village, not far from the church. In 1853 he rented the same studio as Corot on the road to the church but lived a little farther along the road. Several years later his half-sister, Henriette Wey (1837-1882), built a big house on the same road.

In 1863, the Parisian stained-glass maker Antoine Lusson (1840-1876) installed stained- glass windows in the church. Antoine Lusson came from a line of stained-glass makers and made windows for the St Jacques and St Remy churches in Dieppe, the St Aubin church at Neuville, Notre Dame at Envermeu, the St Nicolas church at Offranville, the St Jacques church at Le Tréport and the Trinity Abbey in Fecamp.

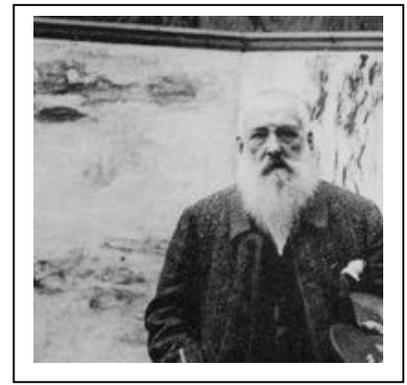
Two years later (March 21st 1865) the cabinet maker Jules Leroux made the church pulpit. This pulpit as well as two of Lusson’s windows and the window donated by the Quévremonts are still visible today in the church.

Around this time, the church was given a wooden lectern – the Bible or other religious works are placed on the wings of an eagle, the symbol of St John.

A famous painter, Claude Monet (1840-1926), came to the village in 1896 and, impressed by the site, returned here the following year, producing almost 150 paintings of the area.

He said he needed to see the sea and set up his easel at Pourville and at Varengeville.

In 1897 Guillaume and Adelaide Mallet bought the Clos des Mûriers and commissioned plans for a new house and also gardens stretching down to the sea. Guillaume Mallet (1859-1945) was a member of a banking family and also the grandson of Christophe Oberkamp, co-founder of the Jouy textile factory.



The old house gave way to a new construction designed by the English architect Edwin Lutyens (1869-1944). The house is a fine example of the English Arts and Crafts movement pioneered by William Morris and John Ruskin.

The Mallets invited many guests associated with the arts to their house and their neighbours, a little farther along the road to the church, the Nelsons, did likewise.

In 1811 there were 1,272 inhabitants in the village and until 1886, there were always more than 1000 inhabitants. In 1911, the number fell to 972.

At the beginning of the 20th century, Varengeville, a village covering 4394 acres, had a population of 996 and only 266 voters -women were only given the vote in France in 1944. The village consisted of 6 hamlets – Le Chateau, le Hamelet, le Mesnil, Le Quesnot, rue de l’Aumône and St Aubin. From 1899 to 1906 the mayor was Eugène Leblond, succeeded by Antoine Bouteiller. The headmaster of the boys’ primary school was M.Delaunay and the headmistress of the girls’ primary school was Madame Vacandard. Abbot Lucien Gatelas was the priest and the village had a village policeman, M. Locquette.

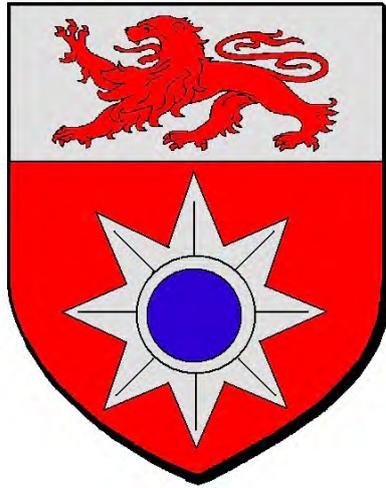
An annual village magazine informs us that at the beginning of the last century , the village had two butchers, two bakers, a saddler, five cafés of which two were also grocer’s, a café-restaurant, two carpenters, two cobblers, a dressmaker, a storekeeper, three grocers, two builders, three potters, two carriage hirers, two joiners, two farriers, two painters, four restaurants, a tailor and eleven farmers. There were also two hotels. We shall talk later of the Hotel de la Terrasse which welcomed many artists. At this time the Manoird’Ango was used as a farm with animals grazing in the courtyard.

In 1907 another artist came to live in Varengeville: Jean-Francis Auburtin (1866-1930). A friend of Rodin, Auburtin built his house, “La Mazurie”, near the centre of the village. It was designed by his brother, Jacques Marcel (1872-1926), an architect who built another house for himself nearer the sea and a third house near the Manoird’Ango. Jean-Francis Auburtin stayed in Varengeville until his death in 1930 and is buried in the churchyard. He is well-known for his mural paintings but he also painted in the open air, setting up his easel along the Alabaster Coast, especially at Etretat and Varengeville.

The final instalment will be in the next newsletter.



une histoire de blason...

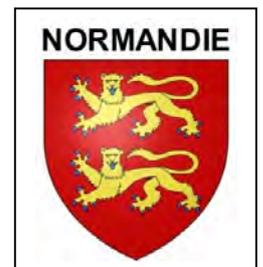


Le blason de Varengueville est défini ainsi : *de gueules à une molette de huit rais d'argent ajourée d'azur, au chef d'argent chargé d'un lion passant du champ.*

Si les rais sont les pointes ou les rayons de l'étoile, le gueules signifie un émail héraldique de couleur rouge. Quant à l'animal présenté ici, il s'agit d'un lion et non d'un léopard, comme sur le blason de la Normandie. Le léopard a la tête de face, le lion a la tête de profil. Toutefois, il est convenu, dans le domaine héraldique, que ces deux fauves désignent un seul et même animal.

Les armes de la Normandie se blasonnent *de gueules à deux léopards d'or armés et lampassés d'azur l'un sur l'autre.*

Celles d'Angleterre se blasonnent : *gules, three lions passant guardant in pale or armed and langued azure* («in pale» signifie ici ordonnés verticalement).



Le « roi des animaux », avec sa réputation de force, de bravoure, de noblesse, si conforme à l'idéal médiéval de la seigneurie, ne pouvait que séduire ceux qui voulaient se choisir des armoiries. Le lion et son alter ego le léopard sont très nombreux, à blasonner dans la zone anglo-normande, notamment avec les Plantagenêts (de 1131 à 1485) d'Henri II et Aliénor d'Aquitaine à Richard III et Anne Neville.

Le lion est *rampant*, ce qui signifie qu'il est dans une position où il semble gravir une côte ou une rampe (cela provient de l'ancien francique, des Francs saliens : *(h)rampon* « crochet, griffe »). Le lion est dit *léopardé* quand il est *passant*, dans la position du léopard et la tête toujours de profil, ce qui est le cas pour le blason varenguevillais.

La queue du lion est aussi à l'origine de nombreuses variantes. Dans son dessin traditionnel, elle est recourbée en un crochet vers le bas, côté tête, et présente un renflement à mi-longueur. Le dessin moderne tend au contraire à recourber la queue côté extérieur, comme celle du léopard.

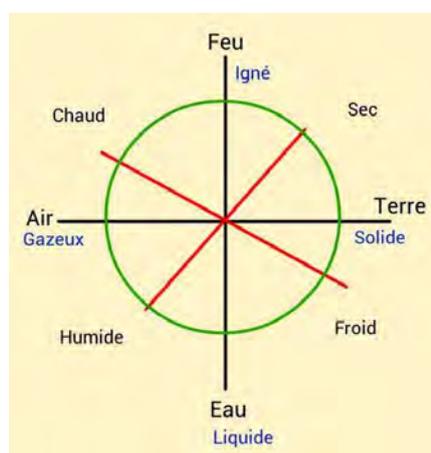
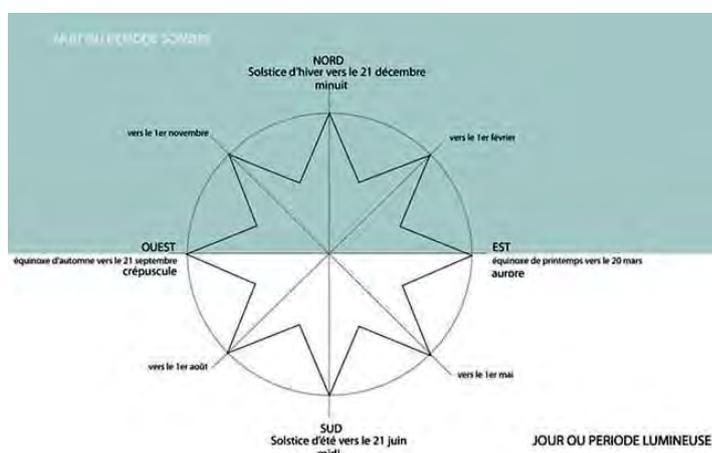
Lorsque le poil du lion est hérissé, il est qualifié de fier.

Enfin, l'étoile est un élément récurrent dans les armoiries, elle comporte cinq pointes en règle générale, lorsque le nombre de pointes est supérieur, le nombre doit être spécifié en blasonnant, en précisant les couleurs. Les étoiles sont toujours de forme plate et pleine.

Lorsqu'elles sont percées en rond à leur centre, il est préférable d'utiliser le terme de *molettes*. Cela confirme donc que le blason varengévillais reçoit bien une molette et non une étoile. Plus précisément, il faudrait parler de molette d'éperon, ou encore, de meuble avec une étoile percée en son centre pour rappeler l'endroit où passe la fixation sur l'éperon. Contrairement à l'étoile classique, les pointes sont supérieures à cinq. Le plus souvent la molette comporte six branches. A Varengeville, il y a en huit, mais le pourquoi de ce choix n'est pas connu. Cela peut-être historique ou artistique...

Il est possible que ce choix de huit branches ou rais, évoque les quatre éléments : eau, feu, terre, air et les quatre points cardinaux. Une autre interprétation évoque les quatre qualités élémentaires : chaud, sec, froid, humide, et les quatre états : igné, solide, liquide, gazeux.

Il est aussi possible que le cercle central soit la représentation du soleil et que l'étoile soit la réunion de deux étoiles à quatre branches, entrelacées, combinant la croix verticale chrétienne et la croix couchée de Saint André, symbole de fécondité.



Le blason de Varengeville a été posé récemment au-dessus de la porte d'entrée de la Mairie. Il a été réalisé par le marbrier Jean-Pierre Rivière qui l'a sculpté bénévolement et offert à la commune. Il est constitué d'un calcaire dit de Savonnières, une roche sédimentaire qui remonte à la période géologique du Jurassique (il y a 150 millions d'années).



Un autre exemplaire est posé aussi à l'intérieur de l'église St Valery, au-dessus de la porte magistrale. Il semble en effet que ce blason soit celui de Jehan Ango, l'armateur dieppois qui a financé l'extension de l'église au 16^{ème} siècle.

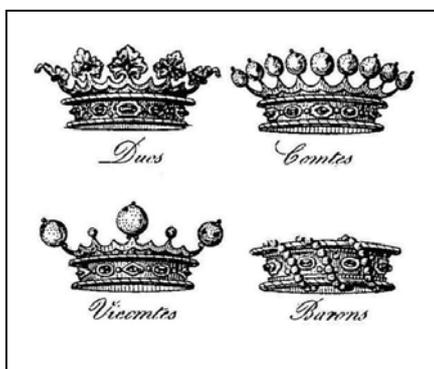
Néanmoins, des différences existent et méritent d'être relevées.

La première différence entre le blason de Jehan Ango et celui de la commune de Varengeville est la couleur. Noir pour Ango, rouge pour le village. Le lion passant du champ est similaire, le chef d'argent également (sur beaucoup de blasons le lion est souvent debout, s'il ne l'est pas, on le dit *passant* ou encore léopardé).

Si elle est ajourée d'azur sur les deux blasons, la molette à huit rais est différente sur deux points : du côté d'Ango le rond central est plus petit et de couleur noire, du côté municipal les rais sont doublés par un fin trait et le rond central est bleu et plus grand. Le rond central du blason d'Ango ressemble plus à un trou, puisque la couleur noire se voit dans la partie évidée. La figure de la molette d'éperon pourrait alors s'imposer, puisque ce trou est censé rappeler où passe la fixation sur l'éperon. Nous sommes ainsi plus proches de la chevalerie que de la géographie.



Globalement cela reste proche, néanmoins le blason de Jehan Ango est plus complet, puisqu'il comporte, et c'est habituel pour un homme de ce rang social, en haut, un heaume (ou casque de cavalerie) surmonté d'un cimier avec la couronne héraldique correspondant à son titre.



Qui plus est, l'ensemble repose sur deux ancrs marines. Elles se croisent dans le dos du blason, ainsi nous voyons le haut des ancrs de part et d'autre du lion et le bas des ancrs de part et d'autre de l'étoile. Cet ornement est logique pour un navigateur doublé d'un armateur.

Sur le casque, précisons qu'il est dit taré, soit orienté, de front (réservé aux rois), de profil ou de trois quart, ce qui est le cas pour le blason d'Ango. Le ventail (ou grille) a plus ou moins de barreaux selon le rang de la personne (une tête couronnée peut aller jusqu'à onze barreaux, pour les autres cela ne dépasse pas neuf).

Les gentilshommes le porte d'acier poli, montrant trois grilles à la visière. Ango montre quatre grilles à la visière. Les héraldistes, dès le 17^{ème} siècle, ont constaté que les correspondances n'étaient pas toujours exactes, entre les barreaux du ventail et le rang social. Rappelons que Jehan Ango avait le titre de vicomte.

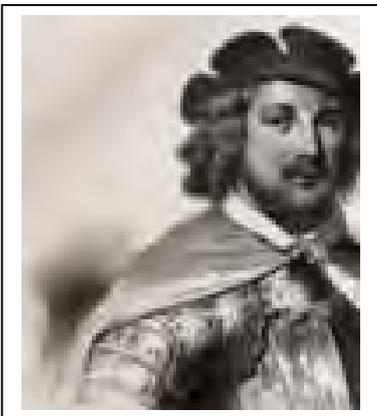
Source : *Alphabet et figures de tous les termes du blason* L.-A. Duhoux d'Argicourt — Paris, 1899 / *Vocabulaire du blason, ou l'Art héraldique mis à la portée de tous* Camille Philippe Dayre de Mailhol — Paris, 1898 / *Dictionnaire archéologique et explicatif de la science du blason* Comte Alphonse O'Kelly de Galway, Bergerac, 1901 - *Jehan Ango, Vicomte de Dieppe*, Gabriel Gravier, 1903, Président honoraire de la Société normande de Géographie.



La résidence d'été varengévillaise de Jehan Ango, pour laquelle de nombreux artisans italiens ont été conviés à œuvrer, est citée à plusieurs reprises dans un livre historique d'Honoré de Balzac, *Sur Catherine de Médicis* (1846 dans sa forme complète), ce qui explique que l'armateur a aussi été qualifié de « Médicis normand ». « Cette charmante construction, due à la bourgeoisie du seizième siècle, et qui complète si bien l'histoire de ce temps, où le roi, la noblesse et la bourgeoisie luttèrent de grâce, d'élégance et de richesse dans la construction de leurs demeures, témoin Varangeville, le splendide Manoir d'Ango et l'hôtel, dit d'Hercules, à Paris, existe encore de nos jours, mais dans un état qui doit faire le désespoir des archéologues et des amis du moyen âge. »



Quelques images d'Ango, dont cette enluminure du rouennais *Maître des Heures Ango* vers 1515.



Jean Ango et le roi François 1^{er}.

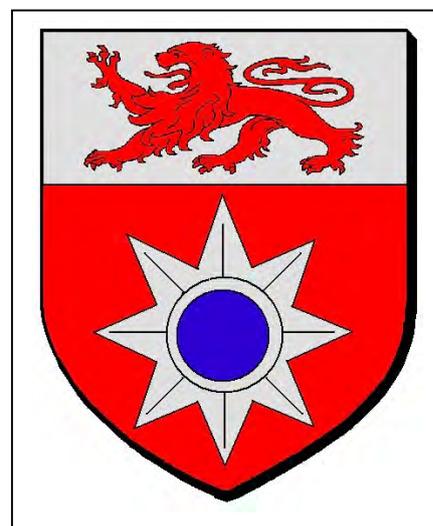
Lors de la venue de François 1^{er} à Dieppe en 1535.



About the coat of arms.

The Varengeville coat of arms is defined thus “red with a silver eight-ray mullet surrounding a blue centre, a silver chief with a red lion passant”.

The animal shown is a lion and not a leopard as on the Normandy coat of arms. The leopard shows its face whereas the lion is in profile. Heraldry accepts that these are the same animals.



The “king of animals”, reputed to be strong, brave, noble and thus the medieval ideal of lordly authority, could not fail to interest those who chose their coat of arms! The lion or leopard are frequently found in Norman/English heraldry notably with the Plantagenets from Henry II and Eleanor of Aquitaine to Richard III and Anne Neville.

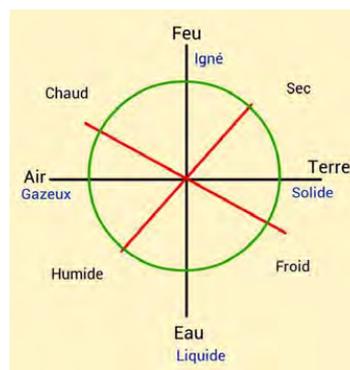
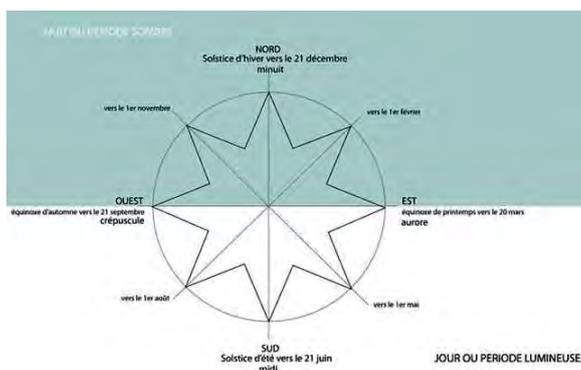
When the lion is face on (rampant), it appears to be climbing a slope or ramp. It is said to be “leopardé” when it is passant in the position of a leopard with its head in profile, as in the case of the Varengeville coat of arms.

The tail can also be in various positions; traditionally curved downwards with a thickening in the middle. A more modern version is to curve the tail outwards like in the Normandy leopard. When the lion’s coat is bristling it is said to be proud.

The star is often found in coats of arms, generally with five points and always flat and solid.

When the centre is hollow, the star is called a mullet. In this case there are always more than five points, usually six, and it looks more like a spur. The Varengeville mullet has eight points – why? – we cannot be sure but perhaps they represent the four elements and the four points of the compass or may be they represent heat, dryness, cold and damp and solid, liquid, gas and igneous.

Perhaps the central circle is the sun and the star is a combination of the vertical Christian cross and the cross of St Andrew, symbol of fertility.



The Varengeville coat of arms was recently put in place above the entrance to the Town Hall. It was carved by Jean-Pierre Rivière, a monumental mason, who gave it to the village. It is made of Savonnières limestone, a Jurassic sedimentary rock, 150 million years old.

Another coat of arms, once again carved and donated by Jean-Pierre Rivière, has just been placed inside the church above the main entrance. It is supposed to be the coat of arms of Jehan Ango, the Dieppe shipowner who financed the extension to the church on the sixteenth century. Nevertheless, there are certain differences which deserve mention.

The first difference between Ango's coat of arms and that of the village is the colour; black for Ango, red for the village. The lion is similar as is the chief (the top part).

The mullet has a centre on both but on Ango's coat of arms the centre part is smaller and black, looking more like a hole on a spur whereas on the village arms, the points are traced with a fine double line and the centre is blue and larger.

Ango's coat of arms is more elaborate since it also has a helm with a crest on top indicating his title. The coat of arms rests on two anchors that cross behind the coat of arms, their upper ends each side of the lion and their lower ends each side of the star, thus illustrating Ango's professions of navigator and shipbuilder.



The helm can be shown frontally for a king or in profile or three-quarters for other nobles, this is the case for Ango. The number of bars on the grid shows the status of the person – a monarch can have up to eleven bars, for others, no more than nine!

Gentlemen have three grids on the vizor, Ango, a viscount, had four. From the 17th century onwards, it was seen that the number of bars and the social status did not always correspond.

Jehan Ango's summer residence, built and embellished by many Italian artists, is mentioned several times in a historical work by Honoré de Balzac "Catherine de Medicis", published in 1846. Ango has been referred to as the Norman Medici. Balzac wrote "This charming building created by the 16th century upper middle class and bearing witness to that time when the king, nobles and middle class competed to build the most graceful, elegant and rich homes, such as this splendid Ango manor house in Varengeville and the "Hercules" town house in Paris.(The former) still exists today but is in a condition that must make archaeologists and friends of the Middle Ages despair."



A picture of Jehan Ango.



Source : *Alphabet et figures de tous les termes du blason* L.-A. Duhoux d'Argicourt — Paris, 1899 / *Vocabulaire du blason, ou l'Art héraldique mis à la portée de tous* Camille Philippe Dayre de Mailhol — Paris, 1898 / *Dictionnaire archéologique et explicatif de la science du blason* Comte Alphonse O'Kelly de Galway, Bergerac, 1901 - *Jehan Ango, Vicomte de Dieppe*, Gabriel Gravier, 1903, Président honoraire de la Société normande de Géographie.

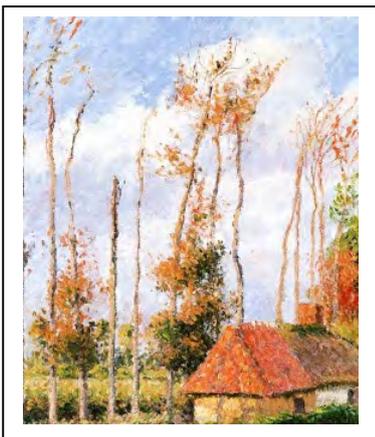
à propos d'Octave Mirbeau...

Dans le montage Monet-Auburtin, l'écrivain Octave Mirbeau est mentionné, par sa relation avec Auguste Rodin et Claude Monet, mais aussi par sa brève rencontre avec le jeune Jean Francis Auburtin. Alors âgé de 23 ans, Auburtin se serait présenté à Mirbeau, lors de la fameuse exposition Monet-Rodin (en juin 1889 à la galerie parisienne Georges Petit, 36 œuvres du sculpteur et 145 toiles du peintre) et l'écrivain le mentionne par écrit. La relation avec Auburtin s'arrête là, mais pas celle avec le village de Varengueville.



En plus de ses engagements politiques affirmés, le Mirbeau littéraire a laissé de nombreux ouvrages, dont l'incontournable *Journal d'une femme de chambre* (1900) mis en images par Luis Buñuel, avec Jeanne Moreau, inoubliable Célestine. La plume de Mirbeau s'exerça notamment dans *Les Temps Nouveaux*, journal libertaire dirigé par Jean Grave, dans lequel il côtoie Pierre Kropotkine, Elisée Reclus et certains peintres comme Maximilien Luce et Camille Pissarro.

C'est un autre lien avec Varengueville, puisque Camille Pissarro est venu ici en 1899. Après avoir peint le jardin de Mirbeau au Val des Damps (près de Pont-de-l'Arche) (en 1891 et 1892), l'artiste se rend quelques années plus tard à Dieppe, où il peint le port et séjourne à Varengueville (route de l'Eglise), où il peint surtout les jardins. Mirbeau fut un critique fort positif, surtout lorsque le peintre relance sa carrière au début des années 1890. Mirbeau définit Pissarro comme le peintre de l'*harmonie* : « Et cette harmonie [...] vient de ce qu'il a été l'un des premiers à comprendre et à innover ce grand fait de la peinture contemporaine : la lumière ». A l'occasion de la grande rétrospective de l'artiste (en 1892, dans la galerie du marchand d'art, Paul Durand-Ruel) Mirbeau confirme de façon élogieuse (dans *Le Figaro*) : « Cette exposition [...] nous montre ce maître, qui fut un chercheur éternel, à toutes les époques de sa vie d'artiste. Elle nous est donc [...] comme le résumé de l'histoire intellectuelle d'un des plus admirables peintres qui aient jamais été ».



La correspondance entre Mirbeau et Pissarro compte plus de 80 lettres. Les deux hommes croisèrent également leurs talents dans le journal de Jean Grave, Pissarro participera, avec ce dernier, à la création du *Club de l'art social* (créé en novembre 1899 sous l'impulsion du journaliste et écrivain Adolphe Tabarant), aux côtés d'Emile Pouget, de Louise Michel et d'Auguste Rodin.

Auburtin, était aussi un proche d'Auguste Rodin, néanmoins entre Rodin et Mirbeau le lien est encore plus fort. L'écrivain et le sculpteur avaient œuvré ensemble sur *Le Jardin des Supplices*, le premier à l'écriture bien sûr et le second à l'illustration (ce qui était rare pour Rodin) (il s'agissait de la seconde édition du roman, qui paraît en 1902, sous contrat d'Ambroise Vollard). Les deux hommes, accompagnés de Claude Monet et du critique d'art Gustave Geffroy formaient un *groupe uni par un même combat esthétique contre un académisme stérile* (phrase extraite du site du musée Rodin, sur le sujet de cette collaboration entre les deux amis ; Mirbeau, Rodin et Geffroy se rencontraient aussi au « Grenier » des frères Goncourt, ce salon littéraire informel et dominical, fréquenté également par Emile Zola). « Ce grand écrivain qui me fait l'honneur de son amitié... » n'hésitait pas à déclarer le sculpteur à propos de l'écrivain, « le seul prophète de ce temps » assurait de son côté Guillaume Apollinaire. Mirbeau a écrit plus de 150 lettres à son ami Rodin.

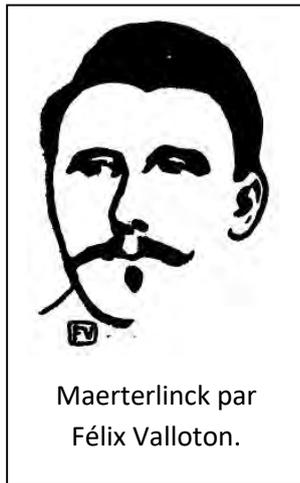
« On dirait que la main s'abandonne à suivre la lumière. Elle renonce à l'effort de la capter. Elle glisse sur la toile, comme la lumière a glissé sur les choses... » écrit Mirbeau à propos des tableaux de Monet à Venise (1908). Ce dernier, nous le savons, avait séjourné trois fois auparavant sur la Côte d'Albâtre (en 1882, 1890 et 1897) et ses tableaux de la plage, des falaises, de l'église St-Valery ou de la *Cabane des douaniers*... sont (presque) partout dans le monde exposés. Il avait loué un petit atelier, route de l'Eglise, dans lequel Camille Corot avait déjà travaillé en 1823. La rencontre Mirbeau-Monet se situe deux ans après le premier tableau de la *Cabane du douanier*.

Le 21 novembre 1884, l'écrivain encense le peintre dans le journal *La France*, dans ses *Notes sur l'art*. Monet, ravi, offre le tableau de la vailleuse varengévillaise à son nouvel ami. « Croyez bien aussi que je ne laisserai jamais échapper une occasion de proclamer toute ma foi artistique et toute mon admiration pour ceux-là qui, comme vous, la défendent à coups de chefs-d'œuvre. »



Mirbeau a écrit près de 150 lettres à Monet. Il n'est jamais venu dans le village, mais avait rejoint Monet lors de son séjour à Belle-Ile-en-Mer, en novembre 1886, avec sa compagne Alice Regnault. L'écrivain manifesterait son admiration pour les toiles du peintre (exposées en mai 1887), en affirmant que Monet a « véritablement inventé la mer, car il est le seul qui l'ait comprise ainsi et rendue, avec ses changeants aspects, ses rythmes énormes, son mouvement, ses reflets infinis et sans cesse renouvelés, son odeur » (« L'Exposition internationale de la rue de Sèze », *Gil Blas*, 13 mai 1887).

Nous pourrions aussi convoquer Maurice Maeterlinck, qui fut un voisin de Varengueville, lorsqu'il séjourna à Gruchet St-Siméon entre 1899 et 1909, avec Georgette Leblanc. Mirbeau avait fait connaître l'écrivain belge dès août 1890, avec son article sur la pièce de théâtre *La Princesse Maleine* (dans *Le Figaro*).



« Je ne sais rien de M. Maeterlinck... S'il est jeune ou vieux, riche ou pauvre... Je sais seulement qu'aucun homme n'est plus inconnu que lui : et je sais aussi qu'il a fait un chef-d'œuvre... ».

Né à Trévières (arrondissement de Bayeux) le 16 février 1848, Octave Mirbeau était écrivain, dramaturge, journaliste et critique d'art. Il est décédé à Paris le 16 février 1917.

About Octave Mirbeau...

In the illustrated talk about Monet and Auburtin, I mention Octave Mirbeau because of his friendship with Auguste Rodin and Claude Monet and also because of his brief encounter with the young Jean-François Auburtin. The latter, aged 23, was introduced to Mirbeau at an exhibition in June 1889 at the Georges Petit Gallery where 36 of Rodin's sculptures and 145 Monet paintings were put on show. Mirbeau mentions this, their only meeting, but it was not the end of Mirbeau's connection with Varengeville.

Apart from his assertive political commitments, Mirbeau left many written works including the well-known "Diary of a chambermaid" (1900), brought to the screen by Luis Bunuel and starring Jeanne Moreau as the unforgettable Celestin. He contributed to the anarchist newspaper "Les Temps Nouveaux" edited by Jean Grave alongside Pierre Kropotkin, Elisée Reclus and artists such as Maximilian Luce and Camille Pissarro.

This is another link with Varengeville since Camille Pissarro came to stay in the village in 1899 after having painted Mirbeau's garden in the Val des Damps near Pont de l'Arche in 1891 and 1892. In Dieppe he painted the port and in Varengeville mainly gardens. Mirbeau was an encouraging critic of the artist especially when Pissarro revived his career at the beginning of the 1890s. He defined Pissarro as a painter of harmony: "And this harmonycomes from his being one of the first to understand and innovate that great element of modern painting: light." At the retrospective exhibition of Pissarro's works in the Durand Ruel gallery in 1892, Mirbeau wrote an article in Le Figaro, full of praise: "This exhibitionshows us this ever searching artist at each stage of his career. It is a summary of the intellectual development of one of the most admirable artists ever."

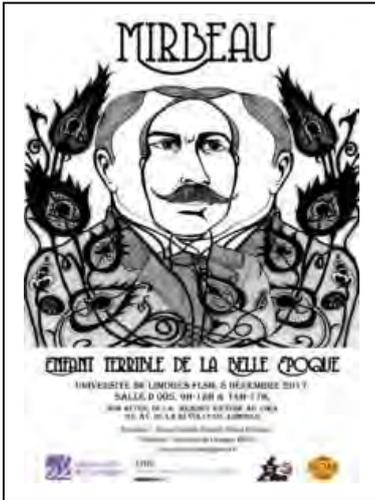
The correspondence between Mirbeau and Pissarro consists of more than eighty letters. They both contributed to



Jean Grave's anarchist newspaper and Pissarro worked with Jean Grave, Emile Pouget, Louise Michel and Auguste Rodin to found the "Social Art Club" in November 1899, a venture instigated by the journalist and writer Adolphe Tabarant.

Auburtin was also an acquaintance of Auguste Rodin but Mirbeau and Rodin were closer. The writer and sculptor had worked together on the second version of the “Jardin des Supplices”, the former for the text and the latter, more unusually, for the drawings. The work was published in 1902 under contract to Ambroise Vollard. Mirbeau and Rodin along with Monet and the art critic Gustave Geffroy formed a group united by “the same fight against sterile academicism” (extract from the Rodin Museum site). Mirbeau, Rodin and Geffroy met at the Goncourt brothers’ “Grenier”, the informal literary salon which met on Sundays and was also attended by Emile Zola. Rodin did not hesitate to call Mirbeau “this great writer who has done me the honour of being his friend” – Mirbeau wrote more than 150 letters to Rodin. Gustave Apollinaire called Mirbeau “the only prophet of this era”.

“The hand appears to be guided by the light. It makes no effort to catch it. It slides over the canvas as light slides over everything...” thus Mirbeau writes about Monet’s paintings of Venice in 1908. Monet came three times to the Alabaster Coast, in 1882, 1890 and 1897. His paintings of the beach, the St Valery church, the cliffs and the Customs Officers’ cottages are exhibited all over the world. He rented a small studio, previously used by Camille Corot in 1823, on the road to the church. The meeting between Monet and Mirbeau dates from two years after the first Customs Officers’ Cottage painting.



On November 21st 1884, Mirbeau praises Monet in an article “Notes on Art” in the newspaper “La France”. Monet flattered by the article, gave Mirbeau a painting of a Varengeville valley and wrote “Please believe me when I say that I shall always proclaim my artistic faith in and my admiration for all those, like you, who stoutly defend works of art.”

Mirbeau wrote about 150 letters to Monet. He never came to Varengeville but joined Monet at Belle-Ile-en-Mer in November 1886 with his partner Alice Regnault. He showed his admiration for the painter again in 1887 saying that Monet “has truly invented the sea since he is the only person to have understood it and thus shown its changing appearance, its enormous rhythms, its movement, its infinite reflections and its ever-renewed smell. (“L’Exposition internationale de la rue de Sèze” Gil Blas May 13th 1887)

We may also mention Maurice Maeterlinck who lived between 1899 and 1909 at Gruchet St Siméon, not far from Varengeville, with Georgette Leblanc. Mirbeau had made the Belgian writer known to the French public in August 1890 with his article in Le Figaro about his play “La Princesse Maleine” – well before Maeterlinck received the Nobel Prize in 1911.



Maurice Maeterlinck

“I know nothing about M. Maeterlinck.... is he young or old, rich or poor.....I only know that no man is less well-known than he: and I also know he has written a masterpiece...”

Mirbeau was born at Trévières, near Bayeux, on February 16th 1848 and died in Paris on his birthday in 1917. He was a writer, dramatist, journalist and art critic.



Claude Monet
The Church
at Varengeville,
1882.

deux pages en images...



Après le rassemblement à la mémoire de Samuel Paty, devant l'école, un rassemblement a eu lieu également devant l'église en mémoire des victimes de Nice.

En restant un peu sur le site, le regard plongé vers la mer, il m'est venu en tête cette chanson de Félix Leclerc, qui pourrait fort bien être entonnée tous ensemble, même s'il elle est un peu trop idéaliste et pas si gaie.

« Quand les hommes vivront d'amour
Il n'y aura plus de misère
Et commenceront les beaux jours
Mais nous nous serons morts mon frère
Quand les hommes vivront d'amour
Ce sera la paix sur la terre
Les soldats seront troubadours
Mais nous nous serons morts mon frère... »



Crédit photo PHP photographie - Philippe Picherit

After the ceremony in front of the school in memory of Samuel Paty, the teacher who was assassinated in Paris, another gathering took place by the church in memory of the victims of the attack in Nice. Afterwards, I stayed a little longer near the church, looking down on to the sea and one of Felix Leclerc's songs came to mind, a song that we could have sung together even if it is rather idealistic and not very joyful. "When men will live on love - There will be no more misery - And happy days will begin - But we shall be dead my Brother - When men will live on love - There will be peace on earth - Soldiers will be troubadours - But we shall be dead my brother..."



Etonnante photo, que nous envoie Olivier Lemaître, un Dieppois habitué des lieux. Au moment, où l'on parle de déplacer l'église, ce photographe nous en propose deux !

Photo: An astonishing photo sent to us by Olivier Lemaître who lives in Dieppe and often comes to Varengeville. When we are talking about moving the church, this photographer sends us two!!

La porte initiale de l'église a été rénovée en décembre 2020.



The original door to the church was revealed and renovated in December 2020



Association des Amis de l'église de Varengville. Conception : groupe de bénévoles Varengvillais du cimetière marin, de l'église St Valery et de la chapelle St Dominique : Jean-Michel Chandelier, Marie et Philippe Clochepin, Denise et Jean-Pierre David, Alison Dufour, Hubert Van Elslande, Pierre Garin, Jean-Paul Jouen, Philippe Monart, Roger Simonot, Annick Véron.

Traduction anglaise : Alison Dufour. Crédit photos et réalisation : Philippe Clochepin.

Contact : animbenev@gmail.com

Site : <http://www.amiseglisevarengville.com/>